CLASSIQUES
GARNIER

GARAVINI (Fausta), « Pour faire le point », *Itinéraires à Montaigne. Jeux de textes*, p. 7-10

DOI : 10.15122/isbn.978-2-8124-5395-3.p.0004

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1995. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

POUR FAIRE LE POINT

Que l'éclatante nouveauté des *Essais* – comme de toutes les grandes œuvres – consiste avant tout en une nouvelle écriture, voilà ce dont je suis convaincue depuis des années, plus de vingt ans déjà : depuis que j'ai commencé à fréquenter assidûment Montaigne. Cette conviction était certes partagée par tous ceux qui alors avaient travaillé ou travaillaient sur les aspects formels du texte ; mais elle était encore contredite par les partisans d'une lecture idéologique, plus ou moins consternés face au "désordre" d'une prose définie hâtivement comme primesautière, à l'incohérence d'un discours qui déraille apparemment dans toutes les directions, et absorbés par la systématisation de la "pensée" de Montaigne en vue de dégager ses opinions sur... (la politique, l'amitié, la religion, le sexe, l'éducation, la mort, etc.). A partir de Pierre Charron (*De la sagesse*), qui avait découpé les *Essais* avec les ciseaux d'un tailleur conformiste, Montaigne a longtemps subi la contrainte de costumes conventionnels (portant parfois l'étiquette de fabrication de tel ou de tel autre courant philosophique) ; au point que l'on peut se demander, pour reprendre une vieille boutade, si sa "fortune" critique n'a pas plutôt été son infortune.

Désormais seule une exégèse surannée s'obstine encore à tenter de définir de cette façon une pensée qui ne peut se définir que comme non définitive, en acte, en mouvement (Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*). Une pensée qui prend naissance dans le mouvement de l'écriture. Tout discours qui ne touche pas les formes du propre discours de Montaigne risque d'ignorer ce que Montaigne investit de plus spécifique dans sa page. Car son destin est un destin d'écrivain, qui se joue dans le rapport entre la plume et le papier ; la genèse et l'articulation de sa pensée ont lieu dans les allées et venues de la plume sur la page, dans le processus d'agglutination de l'*essai* et des *Essais*, cette œuvre particulièrement insolite, qui ne ressemble à aucune autre. Peut-être même plus insolite et originale à son époque que la *Recherche* ne l'est à la nôtre. Voilà que nous sautons des siècles pour établir une comparaison éventuelle, mais non fortuite : les "paperoles" de Proust sont, en un sens, apparentées aux "allongeails" de Montaigne.

L'examen des "variantes" – additions, ratures et corrections inlassablement apportées par Montaigne en marge de son livre –, qui a d'abord suscité ma curiosité dans la mesure où il laissait entrevoir l'inachevable de l'écriture, révèle le devenir d'une pensée qui se forme non pas *à travers* la parole, mais *dans* la parole. Les *Essais* "essayent" les mots. Ceux des autres, dans les citations attentivement enchaînées, confrontées, modifiées (il n'existe en

© 1995. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

aucun cas de citation innocente, que la lecture, même dans le respect de la lettre, ne transforme d'une manière ou d'une autre : la fascination des *Essais* tient en grande partie à ce travestissement de la lecture en écriture) ; puis les mots de Montaigne lui-même, dans ses efforts toujours renouvelés (essais, expérimentations) – rivalisant parfois efficacement avec les *auctoritates* citées – pour fixer l'instabilité fuyante du langage. Et ce qui compte n'est pas tant la chronologie des additions (quoiqu'elle soit souvent fort éclairante), mais la pratique même de l'addition : l'essentiel de la lecture, qu'elle soit diachronique ou synchronique, c'est de saisir l'acte de l'écriture. La singularité textuelle dérive d'une authentique singularité de perspective, et vice versa : celle-là (d'où l'analyse doit partir) produit celle-ci.

Ces considérations semblent, de nos jours, banales. Les développements de la linguistique (des linguistiques) ont braqué sur les *Essais* les réflecteurs des recherches de sémiotique et de rhétorique, ce qui a favorisé la compréhension du statut exceptionnel de l'*essai* : non pas un texte discursif d'une portée philosophique "exemplaire", mais un discours sur le discours. Marie de Gournay (la "fille d'alliance" de Montaigne, femme d'esprit et de finesse) le savait déjà : elle avait relevé avec doigté la "tissure" du texte et l'avait défini *ante litteram* comme intertexte. Texte exemplaire parce qu'exemple parfait de « tissu nouveau de citations révolues », comme l'a bien dit Jules Brody (*Lectures de Montaigne*) en renvoyant à Barthes et en soulignant que ses formules, agressivement modernes et paradoxales en apparence, rappellent les métaphores artisanales que l'ancienne rhétorique appliquait au travail de la composition. Brody a le mérite d'avoir dit et démontré (contre la thèse évolutionniste de Villey et de ses moins vénérables épigones) que l'"évolution" de Montaigne ne se réalise qu'à travers et vers l'écriture ; et que son discours, en scrutant dans le langage – dont il explore la fonction cognitive – les contradictions oblitérées par la pensée systématique, se fait essentiellement discours poétique et prévaut continuellement sur le "message" : structuré autour d'un « sème invariant et itinérant » (on peut songer, toujours selon Brody, à l'hypogramme de Saussure ou au génotexte de Kristeva), « le sens s'y surajoute au sens, sens par-dessus sens, indéfiniment ».

Il ne me semble pas que les analyses plus récentes, fondées sur les notions de littérarité et d'intertextualité, donnent tort rétrospectivement à mes lointaines prospections. C'est ce qui m'encourage à les reproposer – avec d'autres qui s'y sont ajoutées au cours du temps –, quoique j'éprouve l'embarras de qui, au moment de tirer les conclusions du travail passé, se relit avec l'impossible tentation de se récrire. Car mon écriture se veut certes plus vive et plus concise aujourd'hui ; mais les modalités de ma lecture n'ont au fond pas changé.

© 1995. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Je précise donc dans la note qui suit la date et l'occasion de la rédaction de chacun de ces textes. Je me suis limitée, pour les plus anciens, à quelques retouches afin d'éviter des répétitions ou d'établir les raccords nécessaires à l'unité de l'ensemble. J'ai toutefois mis à jour, dans les notes, les renvois bibliographiques indispensables pour indiquer au lecteur les apports successifs de la critique sur tel ou tel autre point. Retouches et précisions qui (il n'est que trop facile de mimer Montaigne) « ne condamnent point la première forme ».

J'ajouterai, mais ceci est implicite, que je me méfie volontiers des études globales. Je préfère les recherches spécifiques et les constellations de recherches qui regroupent diverses approches du sujet. "Constellation" indique, au propre et au figuré, un ensemble d'éléments disposés dans un certain ordre autour d'un centre. C'est ainsi que se présentent mes essais sur les *Essais* (comme Michel Butor a appelé les siens) : centrés sur le texte, ils tracent un parcours des microstructures aux macrostructures, de la construction de la phrase ("La 'formule' de Montaigne", complété par "Au carrefour des langues" pour définir la croisée linguistique où se situe l'écriture des *Essais*) à celle du chapitre ("Les structures de la prudence destructrice") et à celle du livre ("L'architecture de la fabrique"). Le problème de la composition des *Essais* (de l'ordre des différents chapitres et de l'œuvre entière) a occupé et occupe encore la critique, dont les conclusions sont variables. Les sondages que j'ai faits dans cette direction, loin d'arriver à des solutions évidentes, ne font que refléter ma conviction que tout le travail de Montaigne, à ses différents niveaux, est relationnel, que l'attention qu'il accorde à la structure de la phrase (la plus précisément vérifiable) doit correspondre au soin qu'il apporte à la structure du livre, dans un même souci organisateur. Ce qui ne veut pas dire que le livre, unique et éternellement variable puisqu'interminable, tende à s'enfermer dans un système clos ; mais le hasard déclaré de la composition ne peut intervenir que dialectiquement sur une trame méditée – avec tout ce que ce terme comporte d'embryonnaire : l'espace textuel est un espace d'exploration et d'expérimentation dans lequel peut/doit s'accomplir, au niveau de la phrase, du chapitre, du livre, la démolition des codes, des signifiés préétablis. De ces enquêtes du *mini* au *maxi*, et en étroite liaison avec elles, dérivent mes propositions "Pour une édition critique des *Essais*".

Le *Journal de voyage*, dont le rapport de complémentarité avec les *Essais* est souvent négligé car on n'y voit d'habitude qu'une simple source documentaire, occupe les deux dernières études. Celles-ci visent à éliminer deux grosses méprises qui aveuglent encore la critique : d'une part, l'attribution hâtive à Montaigne de la première partie du journal, que nous devons en fait à la plume largement indépendante de son secrétaire ; d'autre

© 1995. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

part, le jugement négatif porté superficiellement sur la seconde partie, lorsque Montaigne, décidant d'assumer lui-même la rédaction, se met à écrire en italien (et en bon italien, contrairement à ce qui a été dit jusqu'ici). Souligner la singularité d'un texte négligé équivaut à soutenir, encore une fois, la nécessité de travailler sur le texte afin de déterminer le rapport de Montaigne avec ce texte. Pour en conclure éventuellement que l'écriture du *Journal*, ce style immédiat, ce ton de chronique que l'on retrouve aussi bien dans la rédaction française que dans l'italienne – quoiqu'on perçoive dans celle-ci l'effort d'un dépassement du langage commun – est un excellent réactif pour mettre en évidence, par comparaison, l'écriture médiate et générative des *Essais*, sa fonction épistémologique d'interrogation sur l'acte d'écrire.

Note

"La 'formule' de Montaigne" a paru dans *Paragone*, n. 210 (1967) ; "Au carrefour des langues", qui développe quelques-unes des questions évoquées dans la note qui accompagnait ma traduction italienne des *Essais*, a paru dans les *Studi di cultura francese ed europea in onore di Lorenza Maranini*, Fasano, Schena, 1983 ; "Les structures de la prudence destructrice" figure en français dans le volume *Le mythe d'Étiemble*, Paris, Didier Érudition, 1979, et en italien dans *Paragone*, n. 366 (1980) ; "L'architecture de la fabrique" est le remaniement augmenté d'un article paru dans *Paragone*, n. 220 (1968), comme compte rendu aux *Essais sur les Essais* de Michel Butor ; "Pour une édition critique des *Essais*" a paru dans *Saggi e ricerche di letteratura francese*, X (1969) ; "Montaigne et son biographe : double exposition", né comme contribution aux *Scritti in onore di Giovanni Macchia* (Milano, Mondadori, 1983) a été remanié pour servir d'introduction (en français) à mon édition du *Journal de voyage*, Paris, Gallimard, « Folio », 1983 ; "Sur l'italien du *Journal*" a été rédigé (en français) pour les *Études montaignistes en hommage à Pierre Michel*, éd. Cl. Blum et F. Moureau, Genève-Paris, Slatkine, 1984.

La traductrice remercie l'auteur pour ses conseils attentifs.

© 1995. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.